

Élise Turcotte, Roger Des Roches, Claude Beausoleil

Rachel Leclerc

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leclerc, R. (2012). Compte rendu de [Élise Turcotte, Roger Des Roches, Claude Beausoleil]. *Lettres québécoises*, (145), 44–45.



ÉLISE TURCOTTE

Ce qu'elle voit

Montréal, Noroît, 2010, 58 p., 15,95 \$.

L'ouvrage du noir

Faut-il relire *Dans le delta de la nuit*, deuxième livre d'Élise Turcotte, pour constater la cohérence d'une œuvre où l'intime et le quotidien – ce qu'on appelle à tort les « petites choses » – ne sont que la métaphore du destin des peuples? Ces petites choses-là sont des synecdoques où le particulier est disséqué avant le général, mais où le politique et le privé s'éclairent réciproquement et dans le même temps.

UQAM, vers 1980. Avant le début d'un cours sur l'approche linguistique de la littérature, le nom d'Élise Turcotte, prononcé par deux amies assises devant moi, devient une volute qui monte, une fleur invisible qui s'égaré entre les murs et vient se nicher dans mon ennui. C'était un temps d'apprentissage, et il fallait retenir ce nouveau nom, car tout ce que j'entendais pouvait être nourriture, bouée, connaissance. (Marie Uguay aussi venait là, toute en chairs brisées. Un jour, très vite, elle n'est plus venue. J'avais à peine adressé la parole à celle dont le travail allait pourtant devenir mon inspiration poétique.)



Dans *Ce qu'elle voit*, paru il y a un moment (en 2010), on goûte une écriture qui, à l'époque du *Delta*, s'était déjà mise en place, dont le style n'avait besoin que de se libérer de sa gangue. Ce sont les mêmes thèmes qui s'entrelacent aujourd'hui dans le creuset, formant le même précipité d'angoisse — une angoisse qui est devenue joyeuse avec le temps, car Élise Turcotte est un oxymore vivant, qui affiche sur les photos ce large sourire par lequel elle choisit de surligner — ou de cacher — son obsession de la mort et son attirance pour la catastrophe.

Entendre le lointain

Elle rêve à des dents qui tombent. C'est le cauchemar ordinaire, domestique, qui pourrait définir à lui seul la couleur de ses travaux. Et « ce n'est pas aussi confortable / Qu'un rêve avec des rideaux. » (p. 25)

On reproche aux poètes de puiser à l'excès dans la souffrance de ceux qui sont le plus éloignés d'eux. Élise Turcotte le fait pourtant avec l'assurance de sa maturité, elle entre dans un lieu où la victime, même à errer comme un spectre entre nos écrans plasma et notre empathie de convenance, ne saurait rester longtemps désincarnée. « Ailleurs c'est encore parler au continent qui me touche. » (p. 39) Ainsi, elle ne s'épargne pas la vision de son propre traumatisme. Le talent aidant, elle a pu compter sur une originalité qui était évidente dès le début; mais aujourd'hui, la poète nous offre une sobriété que seules les années pouvaient enseigner. « J'aurais écouté ton cœur dans la province de la nuit. » (p. 17) On devine que le besoin de création lui est vital: c'est là qu'elle trouve son équilibre et forge sa liberté, c'est là que les faits divers sont usinés, transformés en un signifié de la plus belle universalité. C'est là, seulement là qu'elle peut entendre « le bruit des choses



ÉLISE TURCOTTE

vivantes » et, de plus en plus, de mieux en mieux, le bruissement humain, le murmure des proches allant vers ce qui leur est propre: une vie et une mort délivrées de toute banalité.



ROGER DES ROCHES

Le nouveau temps du verbe être

Montréal, Les Herbes rouges, 2011, 70 p., 14,95 \$.

Tout simplement le passé

Son précédent titre, *Dixhuitjuilletdeuxmillequatre*, tombeau pour une mère agonisante, reste un grand livre unanimement salué, deux fois récompensé. Des Roches revient ici à son corps adulte, s'éloigne peu à peu du petit Roger, qui restera tapi quelque part, disponible. Comme si, une fois la matrice décomposée et l'absence rendue définitive, Éros reprenait ses droits et libérait le fils.

Dans *Le nouveau temps du verbe être*, l'écriture se fait organique, souvent sexuelle. La chair et le sang, le sperme, les miasmes d'une vie imprègnent les mots. Tout le passé est aussi là, il revient par une « mémoire automatique » totalement assumée, donnant raison à l'obsession qui construit une œuvre d'artiste. Car artiste, Roger Des Roches l'est jusqu'au bout de ses doigts bagués, il dessine sa hantise à l'encre noire sans s'encombrer d'un critère esthétique, nous offrant quelque coquillage ou nid d'abeille irrealiste, compulsant des cercles en un monticule de crânes où vient se superposer une face qui tire la langue au néant.

Écriture parfois commotionnée, démantibulée, à la syntaxe trouble, bellement névrosée. « Je mangemange du protégé, je mange du chicané. » (p. 14) Le poète ne garantit pas la normalité des phrases, la poésie de Des Roches n'est pas une chose normale, elle est un écorchement, une détresse courante et en même temps son désaveu. Elle contient surtout sa propre endurance et marque une victoire sur le temps. Elle veut voir derrière l'épiderme et ordonne à celui-ci de s'écarter du chemin de son œil. Puis elle frissonne, se réveille d'un songe scabreux, génital; elle va bientôt se contredire, redevenir un gage de bonté envers soi et d'innocuité pour les autres. « Je suis un homme grimpé sur ses inquiétudes, et l'impuissance, et la peine, / et la prière ordinaire » (p. 16).



ROGER DES ROCHES

L'ancien temps de l'être

Il a tant mordu nos chairs, ce temps de l'enfance où tout nous échappait, ce temps où nous étions à la merci. Il n'y eut au fond que l'amour pour nous apprendre la liberté, avec quelques chemins de traverse qui auraient pu nous perdre. Et il est toujours là, ce passé dont on peut désormais rédiger le bilan provisoire, ce passé sur lequel même une lointaine avant-garde, qui se croyait à l'abri de toute nostalgie, ne s'épargne plus un regard attendri. Des Roches fait un usage de l'imparfait aussi juste que rare. « Ses cuisses avaient l'étonnement de l'orage. / Ses cuisses goûtaient le retour de l'école. » (p. 28)

On construit le poème avec le langage des jours et des nuits entremêlés dans la mémoire, avec une matière aujourd'hui soumise à un nouvel ordre social, à un nouveau temps du verbe être, à la distance, à la réfraction, au tremblement de l'œil. « J'ai tout mordu avec mes dents faibles. / Écrire, lire, corriger, détester. / Et c'était comme monter, toujours et encore, / sur une scène peuplée d'insectes. » (p. 59) Notre humanité a *bougé*. Et tout ce qu'on croyait pouvoir rapporter à soi n'était peut-être en réalité qu'un effet de l'écriture du monde.

☆☆☆ 1/2

CLAUDE BEAUSOLEIL

L'autre voix

Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2011, 81 p., 12 \$.

La démultiplication des voix

Claude Beausoleil a été nommé récemment Poète de la Cité à Montréal, rôle qui va comme un gant à cet homme épris des villes et de la mouvance. Passeur de la parole et des vertiges de plusieurs poètes contemporains, auteur notamment du très beau livre *Le grand hôtel des étrangers*, il signe ici tout un ensemble de poèmes dédiés à la traduction.

D'où vient-elle, cette « autre voix » évoquée dans un titre qui renvoie au merveilleux poète mexicain Octavio Paz (*La Otra voz. Poesía y Fin de siglo*) ? Qui parle en elle ? S'agit-il de la voix du poète à traduire ou de la voix que l'on emprunte soi-même lorsqu'on

s'attelle à la tâche de transférer dans une autre langue un livre aimé, admiré ? Je veux croire que ce sont les deux, car alors une troisième voix serait générée, celle que doit emprunter le traducteur devenu créateur d'un nouveau livre. Dans un dialogue avec les poètes anglophones, Gaston Miron aimait faire l'éloge d'une troisième langue qui n'est ni l'anglais ni le français, mais tout simplement la langue de la poésie, celle dans laquelle tout le monde parvient à s'entendre. Cette « inépuisable voix / en moi réverbérée » (p. 13) dont parle Beausoleil réside dans les zones frontalières du langage, dans les régions limitrophes où doivent s'aventurer, ensemble ou séparément, le poète étranger et son traducteur. Elle hante le pourtour des pays, des paysages, et c'est elle qui ôte un peu d'imperméabilité aux cultures et qui donne aux individus le sentiment du partage. Comme le dit Sara Cohen, citée dans le livre : « Si l'écriture révèle toujours un passage, la traduction est un véritable voyage. » (p. 79)



CLAUDE BEAUSOLEIL



On a dit souvent que le traducteur est un traître. Mais la traduction est surtout le comble du ravissement — au sens littéral d'enlèvement. Celui qui traduit est coupable — et aussi victime consentante — d'un rapt amoureux, résultat de l'enchantement. C'est le travail de la « désirante voix du ravissement » (p. 15).

Seulement traduire la spirale

Le plus difficile à traduire, ce doit être la peur, car c'est toujours la peur de l'autre, une peur impossible à ressentir. La « traîtrise » doit venir du forçage d'une stupeur ou d'une angoisse qui n'est pas la sienne propre. Ainsi le traducteur consent-il à façonner l'expression d'une altérité qu'il doit supporter, endurer, la niant et l'amplifiant dans un éternel mouvement de va-et-vient entre deux langues.

Les nombreux livres de Claude Beausoleil nous ont souvent offert une poésie spiralée qui pourrait trouver son équivalent romanesque dans l'interminable paragraphe de Marie-Claire Blais. Ce carnaval de signifiants pourrait lasser ; mais il y a peut-être là le pari que le signe, à force de se démultiplier, dira moins sur ce qu'il veut montrer que sur lui-même et que sur l'homme qui le vole au néant pour se mettre au monde, dans chaque phrase, comme un être de langage. Inlassablement, le signe se reproduit, comme si l'écriture consentait à la parthénogenèse du sens et au vertige du palabreur. Ce n'est pas la moindre qualité de cette « rythmique à haute tension / reprise au ventre du livre » (p. 33).